

Les cahiers de la *nrf*

---

Michel  
Leiris  
Marcel  
Jouhandeau

---

**CORRESPONDANCE**  
**1923-1977**

Gallimard

## DES MÊMES AUTEURS

### MARCEL JOUHANDEAU

#### *Romans et récits*

- LA JEUNESSE DE THÉOPHILE, 1921 (L'Imaginaire n° 387).  
MONSIEUR GODEAU INTIME, 1926 (L'Imaginaire n° 357).  
LES TÉRÉBINTE, 1926.  
OPALES, 1928.  
L'AMATEUR D'IMPRUDENCE, 1932.  
TITE-LE-LONG, 1932.  
MONSIEUR GODEAU MARIÉ, 1933.  
LE PARRICIDE IMAGINAIRE, 1933 (L'Imaginaire n° 262).  
LE JARDIN DE CORDOUE OU ENDYMION ENDORMI, 1938.  
L'ONCLE HENRI, 1943.  
L'ÉCOLE DES FILLES, 1961.  
CHRONIQUE D'UNE PASSION, 1964 (L'Imaginaire n° 156).  
UNE ADOLESCENCE, 1971.  
AZAËL, 1972.

#### Mémorial :

- I. LE LIVRE DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE, 1948 (L'Imaginaire n° 600).  
II. LE FILS DU BOUCHER, 1951.  
III. LA PAROISSE DU TEMPS JADIS, 1953.  
IV. APPRENTIS ET GARÇONS, 1953.  
V. LE LANGAGE DE LA TRIBU, 1955.  
VI. LES CHEMINS DE L'ADOLESCENCE, 1958.  
VII. BON AN, MAL AN, 1972.

#### Scènes de la vie conjugale :

- I. MÉNAGERIE DOMESTIQUE, 1948.  
II. \* L'IMPOSTEUR, 1950.  
III. \* ÉLISE ARCHITECTE, 1951.

*Suite des œuvres de Marcel Jouhandeau et de Michel Leiris en fin d'ouvrage*

CORRESPONDANCE  
MICHEL LEIRIS  
MARCEL JOUHANDEAU  
1923-1977



MICHEL LEIRIS  
MARCEL JOUHANDEAU

# Correspondance

1923-1977

*Édition établie par Denis Hollier et Louis Yvert  
Préface, chronologie et notes de Denis Hollier*

*nrf*

GALLIMARD



## PRÉFACE

Rien dans l'œuvre de Jouhandeau ou de Leiris, ni dans leur légende, ne laissait anticiper cette correspondance. Il est probable qu'à l'église de Rueil-Malmaison, lors de l'enterrement de Marcel Jouhandeau en 1979, ceux qui dans l'assistance étaient capables de l'identifier se sont étonnés de la présence de Michel Leiris. Et à supposer que certains aient lu *L'Âge d'homme*, il serait surprenant que, parmi eux, beaucoup aient soupçonné que Jouhandeau y était évoqué, sans le nommer.

Ce volume rassemble la correspondance que Marcel Jouhandeau (1888-1979) et Michel Leiris (1901-1989) ont échangée entre 1923, date de leur rencontre, et la mort de Jouhandeau. Elle comprend les quelque quatre-vingt-dix lettres qu'ils se sont envoyées, mais aussi les autres, comme celle que Jouhandeau écrit mais ne transmet pas à Leiris le jour du départ de la mission Dakar-Djibouti. Figurent aussi dans cet ouvrage les notes dans lesquelles chacun consignait par-devers soi des pensées sur l'autre : une sélection des « Notes-Journal » de Jouhandeau et d'entrées du *Journal* de Leiris.

Après son baccalauréat, Jouhandeau quitte Guéret pour Paris où il vit seul à partir de 1908. Il enseigne et il écrit. En

1919, il envoie – « sans recourir à aucun intermédiaire, sans solliciter aucun appui<sup>1</sup> » – *La Jeunesse de Théophile* à Gaston Gallimard. Jouhandeau (il avait trente ans), en cette période d'avant-gardes et de petites revues, ne fréquentait aucun cercle littéraire. En dehors de ce fait, l'idée de devoir quoi que ce soit à quelqu'un, de se mettre en dette à l'endroit de qui que ce soit, maître, modèle, école, groupe, mouvement, cercle, équipe, n'entraînait pas dans ses plans. Jouhandeau n'a signé ni encore moins lancé aucun manifeste. La première partie de son œuvre, l'ensemble des contes de *Chaminadour*, est, sinon écrite, du moins programmée voire esquissée en 1919.

Sans parler des treize ans qui les séparent, Jouhandeau reste un jeune homme de province à Paris qui vit dans une mansarde sous les toits alors que Leiris habite toujours chez sa mère, veuve depuis 1921, dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement, en proie à une absence de vocation qu'il lui faudra beaucoup de temps pour arriver à transformer en ressource. Au sortir du lycée, Leiris avait été saisi par le désir très vague d'être un poète, mais quand ils se sont rencontrés il n'avait rien publié, n'avait pratiquement rien écrit et n'avait aucune idée précise de ce qu'il écrirait. Des relations de cousinage lui feront rencontrer Max Jacob et, par l'intermédiaire de Max Jacob, d'abord André Masson puis, de fil en aiguille, Jouhandeau qui sera son médiateur auprès de Pierre André-May, lequel publiera son premier texte, le poème « Désert de mains », dans la revue qu'il dirige, *Intentions*, où les premières livraisons de ce qui sera peut-être le chef-d'œuvre de Jouhandeau, *Monsieur Godeau intime*, paraissent.

C'est donc un Jouhandeau qui s'était toujours refusé à se faire recommander qui a recommandé Leiris d'abord à Pierre André-May et plus tard à Paulhan pour *L'Afrique fantôme*. « C'est un garçon charmant, le mieux élevé de sa génération

1. Marcel Jouhandeau, *Essai sur moi-même*, Gallimard, 1947, p. 61.



sans faire de tort à personne et très pur dans le sens “le plus absolu” du mot<sup>1</sup> », écrira Jouhandeau à Paulhan.

Michel Leiris et Marcel Jouhandeau se sont rencontrés, un jour de juin 1923, dans l’atelier d’André Masson, dans la cour du 45 de la rue Blomet. Max Jacob, de passage à Paris, y était venu accompagné de Jouhandeau qu’on venait de lui faire rencontrer à Guéret. « La Beauté m’était apparue en toi. Tu n’y étais pour rien. [...] Dès notre première entrevue, j’ai eu peur de toi. Je savais que j’étais menacé. Il y avait quelque chose en toi qui me troublait<sup>2</sup>. » C’est une de ses nombreuses lettres à Leiris que Jouhandeau n’a pas envoyées. On lira dans un des feuillets des « Notes-Journal » de Jouhandeau le récit – onirique ou halluciné – qu’il a rédigé, le jour même si on le prend à la lettre, de cette première rencontre<sup>3</sup> : Leiris, le visage poudré, est décrit comme la « brebis du sacrifice », mais c’est Jouhandeau qui, de retour chez lui, se jette par la fenêtre de son septième étage. À l’instant précis où il allait s’écraser au sol, se sentant poursuivi, il se retourne pour se défendre contre un agresseur.

Cette entrée en matière donne le ton, la facilité de Jouhandeau à imaginer pour ainsi dire, à même le réel, à viv. Jouhandeau a été pour Leiris le maître des effets spéciaux, le maître de l’énergie de transformation mytho-poétique. Quelques mois après cette première rencontre, Leiris choisira le verbe « transmuier » comme son mot préféré, celui qui l’émeut le plus.

1. Jouhandeau à Jean Paulhan, 8 juillet 1926, in Marcel Jouhandeau, Jean Paulhan, *Correspondance, 1921-1968*, éd. par Jacques Roussillat, Gallimard, « Cahiers de la NRF », 2012, p. 44-45.

2. Cf. Annexes, « Notes-Journal », 1924, p. 201-202. Le souvenir de cet éblouissement restera intact dans la mémoire de Jouhandeau, cinquante ans plus tard encore : « À vingt ans, il était d’une grande beauté. Il ressemblait à Baudelaire. Il avait un visage tout à fait romantique » (Jouhandeau, *La Vie comme une fête*, entre-tiens édités par Jacques Ruffié, Jean-Jacques Pauvert, 1977, p. 128).

3. Cf. Annexes, « Notes-Journal », 1923, p. 176.

Jouhandeau écrit à Leiris : « Le désir de pureté qui vous étreint m'attire et me gagne à vous<sup>1</sup>. » Dans ses souvenirs, il évoquera à ce propos « les dialogues de Platon ou de Xénophon ». « La nuit ne séparait pas les amis qui se parlaient, sans se voir, dans une pénombre propice<sup>2</sup>. » Et Leiris : « Parlant parfois dans la complète obscurité afin de mieux nous croire hors de l'espace, délivrés de tous liens matériels (comme si nous nous tenions dans l'absolu, nous mirant l'un dans l'autre et échangeant seul à seul des sentences cruciales) mon ami et moi nous étions allés très loin dans nos conversations, les haussant jusqu'en un point tel que cela pouvait passer pour un viol de tabou ou pour un sacrilège<sup>3</sup>. » Une sorte d'ascèse fusionnelle à deux voix d'autant plus proches qu'elles se perdaient de vue. Jouhandeau lui dédicace son premier livre, paru en 1921 : *La Jeunesse de Théophile. Histoire ironique et mystique* : « Puisse l'intimité de cette semaine envelopper une amitié sans fin. 12-28 mars 1923 [1924] » (Jouhandeau se trompe d'année<sup>4</sup>).

Quelques semaines plus tard, Jouhandeau, qui avait invité Leiris et Masson à dîner dans sa mansarde du 27 boulevard de Grenelle, remerciait Max Jacob de lui avoir fait découvrir ou redécouvrir l'amitié : « Mais oui, j'ai adopté vos amis pour miens et je les aime déjà comme ma propre âme. Je suis depuis des siècles tellement dénué d'amis que je pleure à la pensée d'en avoir trouvé quelqu'un<sup>5</sup>. »

Puis viennent les vacances et, avec elles, la dispersion esti-

1. Jouhandeau à Leiris, 25 mars 1924, lettre 6, p. 71.

2. Marcel Jouhandeau, *Magnificat. Journaliers XIII, mars-juillet 1963*, Gallimard, 1969, p. 182.

3. Michel Leiris, *L'Âge d'homme* précédé de *L'Afrique fantôme*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2014, p. 885.

4. Fonds Leiris, bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (BLJD).

5. Jouhandeau à Max Jacob, juillet 1923, in *Lettres de Marcel Jouhandeau à Max Jacob*, éd. par Anne S. Kimball, Genève, Droz, 2002, p. 20.

vale. Jouhandeau, qui depuis 1913 enseigne dans un collège privé parisien, les passe comme d'habitude chez ses parents, à Guéret, sa ville natale. Leiris et les Masson passent les leurs ensemble, à Plestin-les-Grèves, sur la côte bretonne, à quelques kilomètres de Roscoff où Max Jacob était l'invité du prince Ghika et de sa femme, Liane de Pougy. C'est de ces vacances que date la première pièce de cette correspondance, une carte postale de Jouhandeau à Leiris. « Toujours seul ici / dans la maison / dans la forêt / sur la montagne. / Il y a longtemps que j'ai rencontré quelqu'un. / MJ<sup>1</sup>. »

Combien de temps a-t-il fallu à Leiris pour se rendre compte de la passion qu'il avait fait naître<sup>2</sup> ? L'existence d'un monde d'« à côté » n'était pas une découverte pour lui. Raymond Roussel était une figure des dimanches familiaux de son enfance. On connaît ses souvenirs d'« esthète », commentant dans la loge voisine de l'Opéra la musculature d'un danseur (dans un ballet de Jean Lorrain). À Janson, il enviera la marginalité d'une sorte de club de pédérastes et le prestige du réprouvé qui leur était attaché<sup>3</sup>.

Leiris mettra au programme de sa psychanalyse ce qu'il considère comme une facilité à « avouer » ce qu'il appelle une « tendance à la pédérastie<sup>4</sup> » dont il ne donne aucune occurrence, aucun exemple. À l'exception, peut-être, du rêve de mai 1925 qu'il note à la fin de *L'Âge d'homme* et dans lequel André Masson – à qui dans une première version du rêve il se dit lié « homosexuellement (?) » – le traite comme un « objet

1. Jouhandeau à Leiris, 13 septembre 1923, lettre 1, p. 67.

2. Leiris (qui venait d'avoir vingt-deux ans) était de treize ans plus jeune que Jouhandeau (qui en avait trente-cinq).

3. Michel Leiris, « Souvenirs (1901-...) », in *La Règle du jeu*, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 2003, p. 1096-1097 et p. 1100.

4. Michel Leiris, *Journal, 1922-1989*, éd. par Jean Jamin, Gallimard, 1992, feuillet non daté (30 juin 1929). Cf. Annexes, « Cahier bleu », p. 249.

de plaisir<sup>1</sup> ». En 1933, il consacre un feuillet aux positions de second dans lesquelles il se serait toujours complu (il mentionne Bataille dont il a été le second à *Documents*, Griaule dont il a été le second au cours de la mission Dakar-Djibouti). Cette fiche le conduit à se demander si ce ne serait pas le symptôme d'une « homosexualité latente<sup>2</sup> ». Mais, quand il la développe vingt ans plus tard, dans « Les tablettes sportives », le chapitre de *Fourbis* consacré au sentiment de sa déficience en virilité – sports, camaraderie, fraternité, vie militaire, vie militante, toutes situations dont les femmes sont absentes ou exclues –, il ne poursuit pas cette piste. « Les tablettes sportives » ne contiennent aucune allusion à l'épisode avec Jouhandeau, aucune interrogation sur son éventuelle homosexualité, à l'exception d'une brève rêverie sur le tour qu'avait failli prendre la rencontre à Paris d'un de ses anciens informateurs haïtiens<sup>3</sup>.

Mais on ne trouve nulle part chez lui l'équivalent du culte (érotique, esthétique, ontologique) de la beauté du corps masculin dont la célébration revient si souvent chez Jouhandeau. Les chefs-d'œuvre de son musée imaginaire ne sont ni des Endymion ni des Ganymède, ce sont des Judith et des Lucrèce. Et il n'est pas exclu que la honte d'avoir reculé devant la dernière étape du parcours initiatique qui aurait fait de lui un poète, l'épreuve homosexuelle, ait été pour quelque chose dans le sentiment d'échec sur lequel l'ont laissé les leçons de poésie que lui avait données Max Jacob (« pour un peu, je serais allé jusqu'à partager ses vices si cela avait été un moyen d'acquérir son génie<sup>4</sup> »).

1. *L'Âge d'homme*, *op. cit.*, p. 893-894. En 1930, dans *Lucrèce, Judith et Holopherne*, Leiris précisait : « à qui je suis lié homosexuellement (?) » (repris *ibid.*, p. 31).

2. « Souvenirs (1901-...) », in *La Règle du jeu*, *op. cit.*, p. 1093.

3. Michel Leiris, « Les tablettes sportives », *Fourbis*, in *La Règle du jeu*, *op. cit.*, p. 408-409. Aliette Armel rapproche cet épisode et son histoire avec Jouhandeau en décrivant : « un état proche des semaines de 1924 où il s'était rapproché de Marcel Jouhandeau » (Aliette Armel, *Michel Leiris*, Fayard, 1997, p. 518).

4. *L'Âge d'homme*, *op. cit.*, p. 882.

À peu près toutes les références à Jouhandeau que contient le *Journal* de Leiris pendant les quelques semaines qu'a duré leur liaison sont marquées d'agressivité, chaque rencontre est une occasion de mesurer leurs forces. Description d'un combat, un combat presque allégorique de l'Amour et de la Haine. Lequel est le plus fort, de celui qui aime (Jouhandeau) ou de celui qui hait (Leiris). Leiris, curieusement, se sent en position de force. Il pense avoir accompli le meurtre spirituel de Jouhandeau.

Leiris savait-il à quoi il s'engageait en exprimant à Jouhandeau son rêve de blancheur : « j'attends ce jour » suivi de six points (lettre 5) ? Quatre jours plus tard il note dans son journal : « Pureté de la haine. Joie d'avoir un ennemi. » Il ne faudra pas longtemps pour qu'il rappelle Jouhandeau à l'ordre de l'amitié : « Je t'en ai voulu lorsque j'ai vu notre amitié, que je plaçais extrêmement haut, descendre de plus en plus bas et devenir une sorte de "liaison"<sup>1</sup>. »

Acculant Jouhandeau à une position de suppliant, il le condamne à la solitude d'un chant d'amour sans contre-chant, d'un éros sans antéros, pris dans un rapport asymétrique, un échange inégal dans lequel il accepte de ne rien attendre en retour. « Si vous désirez que je me tue, je me tuerai – ou que je devienne fou ? La folie et la mort sont à votre disposition contre moi<sup>2</sup>. » C'est « une sorte de *folie* authentique à laquelle je me suis trouvé en proie de longs jours<sup>3</sup> ». Les « Notes-Journal » de Jouhandeau (la « loquèle » de Barthes)

1. Leiris à Jouhandeau, avril 1924, lettre 11, p. 76. Il existe deux récits de cette nuit, celui de Jouhandeau dans les « Notes-Journal », 1925 (cf. Annexes, p. 205) et celui de Leiris dans *L'Âge d'homme* (« Lucrèce et Judith ») qui est donné en note, p. 238.

2. Cf. Annexes, « Notes-Journal », 1923, p. 187. Mariana Alcoforado : « Mandez-moi que vous voulez que je meure d'amour pour vous » in *Lettres de la religieuse portugaise*, lettre III, édition préfacée par Jouhandeau, Armand Colin, 1959, p. 66-67.

3. Jouhandeau à Leiris, 24 avril 1924, lettre 15, p. 80.

mériteraient, elles aussi, de plein droit le titre de fragments d'un discours amoureux. À côté d'elles, les lettres de Leiris ou les notations de son journal frappent par leur sécheresse, leur pauvreté musicale. Ces dernières n'auraient-elles été pour Leiris qu'une sorte d'intermède, d'entracte, de diversion qui lui aurait permis, comme il le dira dans *L'Âge d'homme* à propos de sa première demande en mariage, de rejeter « cette aventure malencontreuse hors du cercle de mes préoccupations<sup>1</sup> » ?

Mais faut-il parler d'indifférence de la part de Leiris ? « Il s'agit là d'une véritable *rencontre* qui n'a peut-être rien à voir avec ce que les hommes ont coutume de nommer "affection" ou "amitié"<sup>2</sup>. » Et dans *L'Âge d'homme*, il évoquera les nuits blanches qu'ils passaient à vaticiner « entre la passion, le mysticisme et le lyrisme<sup>3</sup> ». Ce qui survivra de cette aventure c'est une amitié que, pendant plus de dix ans, chaque échange sera pour chacun d'eux l'occasion de réaffirmer : quelque chose qui s'est « passé dans l'Absolu » (Leiris, lettre 16) et laissera des marques importantes dans leur œuvre. D'abord dans celle de Jouhandeau avec *Ximénès Malinjoude*. Et dans celle de Leiris avec sa participation à la mission Dakar-Djibouti dont rend compte son premier vrai livre, *L'Afrique fantôme*.

### *Ximénès Malinjoude*

Pour Jouhandeau, la sortie de cette crise passe par *Ximénès Malinjoude* dont il finit la rédaction à Guéret au cours des vacances de la Pentecôte 1924. Ce conte dédié à Leiris aura un effet cathartique. Une fonction d'exorcisme. Jouhandeau écrit ainsi à Jacques Rivière : « C'est une œuvre que je consi-

1. *L'Âge d'homme*, op. cit., p. 883.

2. Leiris à Jouhandeau, avril 1924, lettre 16, p. 80-81.

3. *L'Âge d'homme*, op. cit., p. 884.

dère comme réussie mais comme abominable. Elle est le reflet de l'état morbide où vous m'avez surpris en avril-mai dernier. J'espère qu'elle ne sera qu'un accident dans ma vie littéraire, qu'elle sera très peu lue et que vous ne m'en voudrez pas de l'avoir écrite<sup>1</sup>. » Il en parlera comme du « plus cruel de mes récits<sup>2</sup> ». Jouhandeau lui ménagera toujours dans son œuvre un statut exceptionnel. « Dans *Ximénès*, écrira-t-il, j'ai déposé toute ma méchanceté. Depuis, je suis d'une bonté qui souvent m'écœure<sup>3</sup>. »

Quand Jouhandeau l'a-t-il donné à lire à Leiris ? Il est évident que lorsque Leiris remercie Jouhandeau de l'envoi des *Pincen-grain* quelques mois plus tard (« J'aime ces mythes en lesquels tu transmues tous les événements qui t'approchent<sup>4</sup> »), il pense aussi à *Ximénès*, comme il le fait dans *L'Âge d'homme* quand il désigne Jouhandeau, « cet ami qui fut un compagnon certainement plus digne que moi de faire subir à l'existence une sorte de transfiguration luciférienne<sup>5</sup> ». Leiris a vu dans *Ximénès* une « transfiguration luciférienne » de leur aventure.

Les protagonistes du conte sont deux adolescents, Ximénès Malinjoude et Amelin de Corbie, qui ont seize ans tous les deux, mais Ximénès est légèrement l'aîné. Pendant les quatre cinquièmes du récit, Ximénès occupe le devant de la scène, le temps de s'imposer : Ange du mal radical, qui refuse d'être aimé, habité par « un irréductible instinct de meurtre<sup>6</sup> ». Il ne tue pas ceux qu'il hait, mais seulement ceux qui l'aiment.

1. Jouhandeau à Jacques Rivière (« Correspondance Marcel Jouhandeau - Jacques Rivière », éd. par Jacques Ruffié, *Association des amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier*, n° 17, 4<sup>e</sup> trimestre 1979).

2. Marcel Jouhandeau, *Correspondance avec André Gide*, éd. par Marcel Sautier, 1958, p. 24. Dans *De l'abjection*, il en parle comme d'« une épopée criminelle » (*De l'abjection* [1939], Gallimard, « L'Imaginaire », 2006, p. 158).

3. Marcel Jouhandeau, *Ximénès Malinjoude* [1927], in *Contes d'enfer*, Gallimard, 1955.

4. Leiris à Jouhandeau, 27 octobre 1924, lettre 24, p. 92.

5. *L'Âge d'homme*, *op. cit.*, p. 885.

6. *Ximénès Malinjoude*, *op. cit.*, p. 44.

Il a déjà une série de meurtres à son actif lorsque Amelin apparaît et se propose de le sauver. Ximénès, exaspéré, veut perdre celui qui a eu l'outrecuidance de vouloir le sauver, l'entraîner dans sa propre damnation. L'enjeu change de terrain. Il ne s'agit plus de vie et de mort, mais de salut ou de perte, de damnation. Il veut être à la fois le modèle et la victime d'Amelin. Il lui saisit les mains, conduit à sa gorge les doigts de son ami : « Tue-moi ! » et murmure expirant à l'oreille d'Amelin qui l'étrangle : « C'est ce que je voulais. Tu m'as tué. Toi seul en étais digne. Maintenant nous sommes pareils<sup>1</sup>. » Le conte se termine sur un crépuscule des identités, la négation à la fois fusionnelle et absolue de toute distinction entre le même et l'autre, l'inséparabilité du suicide et du meurtre, du complice et de la victime.

Sur l'exemplaire de Leiris, Jouhandeau inscrit cette dédicace qui porte à une puissance supérieure le problème de l'identité personnelle : « Es-tu bien sûr de n'être pas l'auteur de ce livre ? Si je l'ai écrit pour toi, quand je me relis, je crois te lire<sup>2</sup> ». À quoi Leiris répond : « Je ne pense pas me lire lorsque je te lis ainsi, dirai-je plutôt que c'est toi que je crois lire lorsque je lis en moi<sup>3</sup> ? » Jouhandeau croit lire Leiris quand il lit *Ximénès* et Leiris croit lire Jouhandeau quand il lit en lui. Dans ce palais des miroirs chacun se trouve dans l'autre en le perdant, se perd dans l'autre en le perdant, « nous mirant l'un dans l'autre<sup>4</sup> ».

Une figure du même type se retrouvera chez Leiris. La Cléopâtre de *L'Âge d'homme*, qui dans son suicide parvient à atteindre l'« amour absolu », c'est-à-dire à devenir un insistant « à la fois *soi* et *l'autre*, mâle et femelle, sujet et objet, ce qui est tué et ce qui tue ». On n'y accède, ajoute-t-il, « que

1. *Ibid.*, p. 86.

2. Cité par Aliette Armel, *Michel Leiris, op. cit.*, p. 194.

3. Leiris à Jouhandeau, 26 octobre 1927, lettre 40, p. 107.

4. *L'Âge d'homme, op. cit.*, p. 885.



moyennant une expiation, pareille à celle de Prométhée puni d'avoir volé le feu<sup>1</sup> ». Dans cette association de Cléopâtre et de Prométhée on voit pointer l'ombre bisexuelle de Tirésias. Qui plus est, l'analogie du vol du feu et de l'homosexualité réapparaît quelques pages plus loin : « nous étions allés très loin dans nos conversations, les haussant jusqu'en un point tel que cela pouvait passer pour un viol de tabou ou pour un sacrilège<sup>2</sup>. »

### *L'Afrique fantôme*

En 1926, Jouhandeau dédicace à Leiris *Monsieur Godeau intime* : « en souvenir de nos voyages où Dieu fut entre nous merveilleux Cygne d'intelligence<sup>3</sup>. » Nos voyages ? Sous la plume de Jouhandeau, le motif est inattendu. Théophile refuse d'aller à l'école parce que cela l'obligerait à quitter la maison de ses parents toute la journée ; il « rêve qu'on lui permît de rester jusqu'à l'heure de la mort dans la rue où il était né<sup>4</sup> ». Chaminadour (Guéret) se nourrit de mythes et de fantasmes profondément liés à l'enracinement barrésien. « On me demande ce que je pense des voyages ; ils m'ont toujours semblé un exploit, un accident douloureux et c'est en quoi je ressemble aux arbres<sup>5</sup>. »

Pourtant, le voyage fait partie de ce qui a séduit Jouhandeau dans le surréalisme naissant, en particulier dans le contexte de la rue Blomet, une séduction passagère, certes,

1. *Ibid.*, p. 848.

2. *Ibid.*, p. 885.

3. Marcel Jouhandeau, *Monsieur Godeau intime* [1926], Gallimard, « L'Imaginaire », 1997.

4. Marcel Jouhandeau, *La Jeunesse de Théophile. Histoire ironique et mystique* [1921], in *Chaminadour. Contes, nouvelles et récits*, Gallimard, « Quarto », 2006, p. 153.

5. Marcel Jouhandeau, *Carnets de l'écrivain*, Gallimard, 1957, p. 54.

mais profonde. « Le manifeste de Breton m'a profondément bouleversé, écrit-il à Max Jacob. Il me semble que nous aspirons en effet à ce départ et que c'est une merveilleuse affiche de gare simplement que le surréalisme<sup>1</sup>. » Lorsque Leiris et Masson se rendent pour la première fois chez André Breton rue Fontaine, il les accompagne<sup>2</sup>.

Quant à Leiris, sa cartographie déborde les confins de ce qu'il appellera les « pérégrinations géographiquement repérables<sup>3</sup> ». Le voyage, comme le Verbe, a son alchimie qui, pour reprendre l'épigraphe de *Simulacre*, emprunté à Raymond Lulle, permet de passer « d'un lieu en l'autre, sans intervalles<sup>4</sup> ».

Leur aventure commence sur une invitation au voyage, lancée par Jouhandeau : « Nous allons, lui écrit-il, si vous le voulez, tous deux lever l'ancre vers d'impassibles rivages où nous éblouirons nos yeux de "blancheur"<sup>5</sup>. » Une invitation à la dérive que, dans le conte, Ximénès reprend presque mot pour mot quand il apparaît dans la chambre d'Ameilin : « Veux-tu toujours appareiller vers d'autres rivages avec moi ? Je suis en quête de la Blancheur<sup>6</sup> ? »

Lorsque Leiris part pour son premier vrai voyage (en Égypte et en Grèce en 1927), Jouhandeau le félicite d'être devenu « enfin le *voyageur* que tu *rêvais* d'être quand nous

1. Jouhandeau à Max Jacob, 3 février 1925, in *Lettres de Marcel Jouhandeau à Max Jacob*, op. cit., p. 63. André Breton écrit : « Toujours est-il qu'une flèche indique maintenant la direction de ces pays et que l'atteinte du but véritable ne dépend plus que de l'endurance du voyageur » (André Breton, *Manifeste du surréalisme*, in *Ceuvres complètes*, I, Gallimard, « Bibl. de la Pléiade », 1988, p. 323 ; dans sa lettre, Jouhandeau donne la pagination de *Poisson soluble* : « les pages 30 et 31 surtout »).

2. « Jouhandeau, que j'ai mené une fois rue Fontaine... » (André Masson, *Entretiens avec Georges Charbonnier*, Julliard, 1958, p. 88-89.) Voir aussi André Breton, *Lettres à Simone Kahn*, éd. par Jean-Michel Goutier, Gallimard, 2016.

3. Michel Leiris, *Fibrilles*, in *La Règle du jeu*, op. cit., p. 598.

4. Michel Leiris, *Simulacre* [1924], in *Mots sans mémoire*, Gallimard, 1969.

5. Jouhandeau à Leiris, 25 mars 1924, lettre 6, p. 72.

6. Ximénès Malinjoude, op. cit., p. 73.

nous apprenions à errer le long de la Seine<sup>1</sup> ». Mais Leiris ne répond pas sur le ton triomphant qu'on aurait attendu : « Je fais de longues promenades à pied, pareilles à celles que nous faisons sur les bords de la Seine [...] mais je ne désespère pas de parvenir à faire un jour ce réel "voyage", dont nous avons parlé si souvent et qui serait peut-être l'équivalent d'une descente aux enfers [...]. Je suis de plus en plus persuadé [...] que le déplacement matériel est une condition nécessaire au déplacement spirituel [...]<sup>2</sup>. » Sans qu'on puisse dire qu'il se plaint, ce qu'il vit n'est pas encore l'expérience décisive (la « corne de taureau ») et l'oblige à en rabattre sur ses espoirs de descente en enfer. En l'absence de Jouhandeau, il n'est pas capable de transmuier son vécu, de faire de chacun de ses pas l'amorce d'un mythe, de faire subir à l'existence la « transfiguration luciférienne ». Son expérience présente est minée, est hantée par le souvenir de leurs errances passées. Il ne cessera de buter sur leur modèle. Ce qui manque à son voyage c'est le compagnon à qui il doit écrire pour lui faire comprendre que ce n'est pas la même chose sans lui. De Garoua, par exemple : « Je me rappelle certaines promenades étonnantes, où des nouveaux mondes étaient découverts et si j'aspire à revenir c'est parce que j'espère bien que nous recommencerons ce genre de découvertes<sup>3</sup>. » La descente du Nil elle-même ne fait pas vraiment le poids : « Nous promenant au bord de la Seine, quelles contrées n'avons-nous pas visitées<sup>4</sup> ? » Ce sont ces souvenirs qui, de toute évidence, sont à l'origine du projet, qu'il note lors du passage de la mission à Djouba, de présenter ses carnets de route comme « un journal intime qui aurait aussi bien pu être rédigé à Paris, mais

1. Jouhandeau à Leiris, 4 août 1927, lettre 38, p. 103. Voir Leiris à Jouhandeau, 12 août 1927, lettre 39, p. 104-106.

2. Leiris à Jouhandeau, 12 août 1927, lettre 39, p. 104-106.

3. Leiris à Jouhandeau, 4 février 1932, lettre 57, p. 122.

4. Leiris à Jouhandeau, 1<sup>er</sup> mai 1932, lettre 59, p. 126.

se trouve avoir été tenu durant une promenade en Afrique<sup>1</sup> ». Aussi y a-t-il une logique interne dans le geste qui, plusieurs mois avant son retour à Paris, lui fera confier à Jouhandeau leur destin éditorial. C'est Jouhandeau qui va les soumettre à Paulhan. Et on pourrait imaginer sans peine une *Afrique fantôme* dédiée à Jouhandeau plutôt qu'à Griaule.

### *Lucrèce, Judith et Holopherne*

De retour à Paris, le premier souci de Leiris est de professionnaliser l'expérience ethnographique que la mission lui a permis d'acquérir et, une fois *L'Afrique fantôme* paru, il retourne au projet autobiographique qu'elle avait interrompu. Mais il prend aussitôt un tour très différent. Alors que la première partie, *Lucrèce, Judith et Holopherne*, consistait en souvenirs d'enfance et d'adolescence, antérieurs donc à son mariage, regroupés autour des figures mythologiques de Lucrèce (objet de pitié) et de Judith (objet de terreur), la seconde partie (*L'Âge d'homme* proprement dit : les trois derniers chapitres, écrits en 1934 et 1935) sera focalisée sur son mariage et son expérience de la condition conjugale. Ce sont, à leur manière, des chroniques maritales. Ce recadrage suit, de toute évidence, celui que son mariage avec Élise avait fait prendre à l'œuvre de Jouhandeau et dont témoigne *Monsieur Godeau marié*, qui paraît à peu près exactement au moment du retour de la mission. Ce livre est centré sur le chemin de Damas qu'a été pour lui la rencontre d'Élise, avec la conversion à l'hétérosexualité – après que « la brûlure de sa chair eut ému le désir qui me sacrait homme<sup>2</sup> » – et le mariage

1. Michel Leiris, *L'Afrique fantôme* [4 avril 1932], in *L'Âge d'homme* précédé de *L'Afrique fantôme*, op. cit., p. 309.

2. Marcel Jouhandeau, *Monsieur Godeau marié* [1933], Gallimard, 1952, p. 26.

qui se sont ensuivis. Cette version héroïco-comique ou tragico-comique du passage à l'âge d'homme se termine sur un véritable *Magnificat* qui tresse épithalame et apothéose. « Maintenant je suis simplement ce que j'étais le moins, ce que je pouvais vouloir de mieux : un Homme. »

La grande différence entre *Monsieur Godeau marié* et *L'Âge d'homme* est le ton résolument défaitiste du récit de Leiris. On se rappelle qu'il avait été capable d'étayer sur son aventure avec Jouhandeau une série d'identifications avec divers voleurs de feu mythiques, comme Prométhée, Icare ou Phaéton. Mais avec le succès de sa seconde demande en mariage, toute possibilité de transmutation mythologique lui est retirée. La chute tourne à la déchéance. « Aussi, depuis cet événement, n'ai-je pas cessé de me sentir Hercule auprès du rouet d'Omphale, Samson tondu par Dalila, c'est-à-dire encore moins que la tête d'Holopherne, quand elle baigne ignominieusement dans le sang et le vin suri, près de la robe éclaboussée d'une Judith romantique<sup>1</sup>. »

Leiris termine *L'Âge d'homme* en 1935. En même temps qu'il soumet le manuscrit à Paulhan, il en envoie une copie à Jouhandeau. Paulhan répond positivement et lui offre de l'accueillir dans la collection « Métamorphoses » dont il vient de prendre la direction chez Gallimard<sup>2</sup>. Silence de Jouhandeau. C'est par l'intermédiaire de sa femme Louise, dite Zette, que Leiris apprendra que son ami a été profondément blessé à la lecture du livre. Leiris lui demande un rendez-vous pour qu'ils s'expliquent. « Je comprends bien ta réaction [...]. Tu me ferais donc à moi-même beaucoup de peine en ne m'accordant pas un rendez-vous<sup>3</sup>. » La dédicace ironique que Jouhandeau met

1. Michel Leiris, « Amours d'Holopherne », in *L'Âge d'homme*, *op. cit.*, p. 888.

2. Paulhan à Leiris, 20 décembre 1935 (Jean Paulhan, *Choix de lettres*, I, Gallimard, 1986).

3. Leiris à Jouhandeau, 17 janvier 1936, lettre 76, p. 146.

sur l'exemplaire de *Chaminadour II* qu'il leur envoie – « Pour Michel Leiris et pour Zette, / leur méchant / Jouhandeau<sup>1</sup> » – suggère que cette blessure a été surmontée, que Jouhandeau n'avait peut-être pas contrôlé sa susceptibilité.

Cette blessure était, à peu de chose près, la répétition d'une autre : juste après avoir lu *L'Âge d'homme*, Jouhandeau note sur un feuillet : « Hier, j'ai lu le livre d'un homme que je considérais comme un ami. La façon dont il y parle de moi me stupéfie. Il y a huit jours je donnais à lire à un autre ami un ouvrage de moi confidentiel. La façon dont il l'a accueilli ne m'a pas encore permis de retrouver la paix<sup>2</sup>. » Le premier de ces amis est donc Leiris, le second est Paulhan à qui Jouhandeau avait soumis une première mouture de *De l'abjection*. Dans les deux cas (Jouhandeau l'a-t-il dit à Leiris ?), la pierre d'achoppement est son homosexualité.

On ne sait pas si l'explication que Leiris lui a demandée a eu lieu. La différence entre la manière dont chacun des deux évoque leur nuit du 26 au 27 mars 1924 laisse deviner ce qui dans la lecture de *L'Âge d'homme* a pu blesser Jouhandeau à ce point. « Elle dansait avec Michel et je crois que j'étais jaloux. Alors je suis allé la trouver traîtreusement dans un coin et je lui ai griffé le bras ; mais elle m'a répondu par une insulte qui avait, dite à l'oreille, une vertu magique, puisque je suis tombé aussitôt comme foudroyé et il a fallu m'emporter sur une civière<sup>3</sup>. » Il est probable que la fin du récit de Leiris (l'ivresse) lui a rappelé des événements qui n'étaient pas de son goût. On s'est interrogé sur l'écart inhabituel, c'est le moins qu'on puisse dire, entre l'acceptation du manuscrit de *L'Âge d'homme* par Paulhan (fin 1935) et sa publication en 1939. Il n'est pas exclu que la suscep-

1. BLJD (achevé d'imprimer 27 janvier 1936).

2. *De l'abjection*, op. cit.

3. Cf. Annexes, p. 205, « Notes-Journal », 1925, 14 ; le récit de *L'Âge d'homme* est donné en note p. 238.

tibilité de Jouhandeau ou l'indiscrétion de Leiris y aient été pour quelque chose.

À une certaine distance, la situation ressemble à celle du premier cahier de *Monsieur Godeau intime* où Bouche d'ivoire, amant de Monsieur Godeau depuis presque une année, fait circuler une lettre compromettante qu'il lui a volée et qui le ruine de réputation. Cette trahison est cause de leur rupture<sup>1</sup>. *L'Âge d'homme* va être publié. Leiris n'aurait pas dû parler des autres. Tout le monde va savoir. Crainte que cette révélation ne soit transmise à sa mère, aux bons Pères qui utilisent ses compétences pédagogiques. L'imprudence est une chose sur le plan sexuel, elle en est une autre sur le plan social.

Que s'était-il passé avec Paulhan ? Sur un autre feuillet, qu'il intégrera d'ailleurs dans la version publiée de *De l'abjection*, Jouhandeau évoque la réaction de Paulhan quand il lui a remis cet ouvrage confidentiel : « Je lui avoue, à lui le premier, le Drame de ma vie entière et il fait ce geste, en réponse à la générosité de ma confiance universelle, de me jeter sous les yeux à l'improviste devant sa femme une image qu'il sait de nature à me troubler, dans l'espoir de surprendre mon émoi et d'y insulter avec elle<sup>2</sup>. » Trahi par Leiris, insulté par Paulhan. Dans un brouillon de ce feuillet, il semble prêt à innocenter ce dernier. S'il évoque toujours Paulhan « jetant sous mes yeux devant Germaine certaine image comme une insulte », « la blessure est encore là fumante », il continue : « Mais je ne t'en veux pas [...]. Il arrive si souvent que l'on ressent comme une injure [...] ce qui n'était qu'un geste sans intention<sup>3</sup>. »

1. Jouhandeau, *Monsieur Godeau intime*, op. cit., p. 36-37.

2. Jouhandeau, *De l'abjection*, op. cit., p. 193.

3. Jouhandeau, in *Carnets de l'écrivain*, Carnet 848, f° 13. Voir Jouhandeau à Paulhan, 25 janvier 1936, in Jouhandeau, Paulhan, *Correspondance*, op. cit., p. 291. Paulhan n'a pas eu connaissance de ces feuillets. Mais Jouhandeau évoque sa réaction à la lecture

Cela dit, quel qu'ait pu être le geste de Paulhan qui a blessé Jouhandeau (dont il ne faut pas oublier l'extrême susceptibilité), rien dans ses lettres, même si elles contiennent quelques suggestions d'ordre éditorial, absolument rien n'y évoque une réaction de rejet. Au contraire. Le 25 janvier, par exemple, il lui écrit : « Peut-être n'est-il point du tout nécessaire que tu relises l'*Abjection* avant de me le redonner<sup>1</sup>. » Un mois plus tard, il lui propose d'en publier des extraits<sup>2</sup>. À nouveau en juin : « Dis-moi si tu me permets d'envoyer l'*Abjection* à l'imprimeur<sup>3</sup>. » Mais plus Paulhan se fait pressant, plus Jouhandeau se montre réticent : « Je ne relis plus le livre en question depuis le début de l'année. Il me fait peur<sup>4</sup>. »

« *Comment je suis devenu antisémite* »

Ces résistances semblent correspondre à la décision de Jouhandeau d'intervenir dans un champ qu'il s'était interdit jusque-là, celui de la politique, de l'« engagement ».

Une anecdote significative : le jeune Claude Mauriac était en train d'écrire un livre sur lui. Le 15 février 1937, Jouhandeau, qui venait de lui prêter le manuscrit de *De l'abjection*, lui envoie un pneu affolé : « Terreur panique, cher enfant, après votre départ et celui de l'Ab[jection]. Vous allez me haïr, surtout ne le montrez à personne<sup>5</sup>. » Quand le livre de Mauriac paraîtra (*Introduction à une mystique de l'enfer*), Jouhandeau aura du mal à réprimer le sentiment de s'être

---

de *L'Âge d'homme* et celle de Paulhan à la lecture de *De l'abjection* dans la lettre 215 – dont la datation doit être repoussée à janvier 1936 (*ibid.*, p. 284-285).

1. Paulhan à Jouhandeau, 25 janvier 1936 (*ibid.*, p. 291).

2. Paulhan à Jouhandeau, 24 février 1936 (*ibid.*, p. 295).

3. Paulhan à Jouhandeau, juin 1936 (*ibid.*, p. 317).

4. Jouhandeau à Paulhan, 1936 (*ibid.*, p. 330).

5. Jouhandeau à Claude Mauriac, 15 février 1937, lettre citée par Claude Mauriac in *Mauriac et fils. Le Temps immobile*, 9, Grasset, 1986, p. 54.



laissé prendre en otage. Il écrira à ce sujet à Paulhan : « Je ne veux absolument pas croire qu'il [Claude Mauriac] ait pu songer ni à me convertir ou plutôt à me détourner de l'antisémitisme, en écrivant sur moi ; ni davantage, en proclamant mon vice, qu'il ait eu le secret dessein de me déconsidérer et de me rendre impropre au combat. Mais le soupçon se glisse en vous et il faut faire un effort surhumain pour recouvrer sa lucidité<sup>1</sup>. »

Entre-temps, le 8 octobre 1936, *L'Action française* fait paraître un article de Jouhandeau intitulé « Comment je suis devenu antisémite<sup>2</sup> ». Leiris, qui le lit le jour même, envoie aussitôt une lettre de rupture à Jouhandeau : « D'un point de vue privé, toutes relations me sont désormais impossibles avec quelqu'un qui voue ainsi à la vindicte publique nombre de mes amis<sup>3</sup>. » Cette lettre lui vaudra deux réponses : l'une, par retour du courrier : « Il y a longtemps que j'avais rompu avec toi<sup>4</sup> » ; l'autre, deux semaines plus tard, à la faveur d'un droit de réponse, dans *L'Action française* : un ethnographe, écrit Jouhandeau sans nommer Leiris, m'oppose qu'il n'existe pas de races pures ; « il doit avoir des inquiétudes sur son propre sang<sup>5</sup> ». Les ponts sont rompus. Chacun le sait. Les choses sont claires.

\*

Il ne sera plus question de *De l'abjection* pendant deux ans. Y a-t-il un lien entre cette mise sous le boisseau de l'homo-

1. Jouhandeau à Paulhan, novembre 1938, in Jouhandeau, Paulhan, *Correspondance*, op. cit., p. 379.

2. Cf. Annexes, p. 223.

3. Leiris à Jouhandeau, 9 octobre 1936, lettre 78, p. 150.

4. Jouhandeau à Leiris, 9 octobre 1936, lettre 79, p. 151.

5. *L'Action française*, 22 octobre 1936.

sexualité et le lancement de sa campagne antisémite<sup>1</sup> ? Après avoir traîné les pieds pendant presque deux ans, en 1938, il relance Paulhan pour *De l'abjection* : « Vois-tu un moyen de faire paraître sans nom d'auteur *l'Abjection* ou de quelque manière qui m'empêche d'encourir les foudres du Pensionnat<sup>2</sup> ? » ; « Quand paraîtra ce livre anonyme ? D'en retrouver le texte m'a bouleversé<sup>3</sup> ».

Le titre de l'article est trompeur. Jouhandeau n'est pas devenu définitivement antisémite. En juillet 1937, il signe un contrat avec l'éditeur Fernand Sorlot pour un volume, *Le Péril juif*, rassemblant les trois premiers de ses articles. Le livre paraîtra en mars 1938. Le nom de Jouhandeau (« homme de lettres ») figurait à l'état-major du Rassemblement anti-juif de France dont Darquier de Pellepoix (futur commissaire aux questions juives de Vichy) venait de déposer officiellement les statuts<sup>4</sup>. Sa campagne antisémite s'arrête au même moment. Jouhandeau prend-il ses distances ? Est-il écrasé par la concurrence de Céline ? *Bagatelles pour un massacre* ne paraît que cinq mois après « Comment je suis devenu antisémite ». C'est sans doute de cette défection partielle que prend acte Darquier de Pellepoix le 31 octobre 1938 en accusant réception d'un livre qui doit être *Le Péril juif*.

1. Voici la liste des publications antisémites de Jouhandeau : « Comment je suis devenu antisémite », *L'Action française* du 8 et du 22 octobre 1936 ; « Le Péril juif », écrit en février 1937 mais qui n'a pas trouvé preneur (Jouhandeau l'intégrera dans *Le Péril juif* en mars 1938) ; « Vous prendrez possession du pays », *Je suis partout*, n° 349, 30 juillet 1937, p. 8 (repris dans *Le Péril juif* sous le titre « Procédé juif ») ; « Réponse ouverte à Monsieur René Schwob », *Je suis partout*, n° 373, 14 janvier 1938 ; « Quand un Juif dirige la France, une question se pose... », *La France enchaînée*, n° 3, 26 mars - 6 avril 1938. Seuls les trois premiers sont repris dans *Le Péril juif*.

2. Jouhandeau à Paulhan, 23 mai 1938, in Jouhandeau, Paulhan, *Correspondance*, op. cit., p. 365.

3. Jouhandeau à Paulhan, été 1938, *ibid.*, p. 367.

4. Laurent Joly, *Darquier de Pellepoix et l'antisémitisme français*, Berg international, 2002, p. 101.

Cette oscillation, quoi qu'il en soit, suggère qu'il a été difficile à Jouhandeau d'assumer simultanément son homosexualité et son antisémitisme. Une difficulté à être l'un et l'autre à la fois publiquement.

La seule explication de cette explosion d'antisémitisme est la mort de sa mère. Il écrit à Paulhan : « Si elle eût vécu, je n'aurais pas écrit contre les Juifs, de me voir trop prompt à me faire des ennemis elle a toujours été inquiète, bien qu'elle n'eût pas plus de penchant que moi à la flatterie<sup>1</sup>. » Mauriac le cite à ce sujet : « C'est un Juif, savez-vous ! Un Juif ! Cette rencontre fut pour moi un avertissement... Mon accès d'antisémitisme – qui suivit juste la mort de ma mère –, je m'aperçus qu'il fut une sorte de crise où Israël ne fut qu'un prétexte. Il me fallait un bouc émissaire pour que je puisse le charger de mes démons<sup>2</sup>. »

En 1939, c'est sans le moindre doute que Paulhan lui demande : comment peux-tu être antisémite « quand tu dois aux Juifs tous ceux à qui tu t'es donné, Marie, le Christ, les Apôtres<sup>3</sup> » ? Mais Jouhandeau, visiblement impatienté par cette question, répond : « Pourquoi me parles-tu des Juifs ? Est-ce que je parle d'eux à quelqu'un ? J'ai fait taire cette passion et c'est toi qui viens la ranimer. Promets de ne plus me prendre pour Hitler<sup>4</sup> ! » Il fait taire cette passion, mais il y a des passions qui survivent au régime du silence. Et les lettres qu'il écrit à Paulhan durant l'Occupation en témoignent. Mais effectivement rien n'en a paru.

Néanmoins, c'est au tour de son antisémitisme d'être mis sous le boisseau. La NRF publie des extraits de *De l'abjec-*

1. Jouhandeau à Paulhan, 1<sup>er</sup> février 1937, in Jouhandeau, Paulhan, *Correspondance*, op. cit., p. 345.

2. Cité par Claude Mauriac, 9 juin 1939 (*Les Espaces imaginaires*, in *Le Temps immobile*, 2, Grasset, 1975, p. 186).

3. Paulhan à Jouhandeau, 22 janvier 1939, in Jouhandeau, Paulhan, *Correspondance*, op. cit., p. 388.

4. Jouhandeau à Paulhan, 3 février 1939, *ibid.*, p. 391.

tion sans nom d'auteur dans son numéro de septembre. Que s'est-il passé ? Sa passion pour Jacques Stettiner, le peintre d'origine juive qu'il avait rencontré en 1938-1939, l'aurait-elle fait revenir sur son « accès de mauvaise humeur », son « mouvement d'humeur » de 1936<sup>1</sup> ? En juin 1939, lorsque Claude Mauriac annonce à Maurice Sachs que Jouhandeau n'est plus antisémite : « Un jeune homme le rendit antisémite ; un autre le raccommoda avec Israël : ce n'est pas très sérieux<sup>2</sup>... »

Rupture ou non, un exemplaire du *Péril juif*, non dédié il est vrai, figure dans le fonds Leiris de la bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (BLJD). L'éditeur, Fernand Sorlot, ne faisait sans doute pas de service de presse et il est probable que c'est Jouhandeau qui le lui a fait envoyer. Il est difficile d'imaginer que Leiris ait pu l'acheter lui-même. Il n'en va pas de même avec Gallimard qui quelques semaines plus tard publie *Chroniques maritales* (achevé d'imprimer du 21 juin 1938<sup>3</sup>) : l'exemplaire de Leiris porte un long envoi qui occupe toute la page de faux-titre. Jouhandeau y mentionne une rencontre récente, sans doute chez Gallimard. « Comment ne t'ai-je pas parlé la dernière fois que nous nous sommes vus de ton "sacré"<sup>4</sup> ? Voilà un domaine qui est bien à toi et rien qu'à toi. » C'est sans doute dans le contexte de cette rencontre qu'ils avaient pris le rendez-vous que Jouhandeau va lui demander de repousser dans sa lettre de juillet<sup>5</sup>.

1. *Carnets de l'écrivain*, op. cit. ; également *Nouveau Testament. Journaliers XII, novembre 1962-1963*, Gallimard, 1968, p. 229.

2. *Les Espaces imaginaires*, op. cit., p. 189.

3. Leiris et Zette y font plusieurs apparitions (voir « Leirisiana » dans les Annexes).

4. « Le sacré dans la vie quotidienne », qui fait partie de l'ensemble « Pour un Collège de sociologie », publié dans la *NRF* de juillet 1938 (n° 298). Leiris avait donné sa conférence le 8 janvier. *L'Âge d'homme* n'avait toujours pas paru.

5. Jouhandeau à Leiris, 2 juillet 1938, lettre 81, p. 153.

.....

Michel  
Leiris  
marcel  
Jouhandeau

.....

**CORRESPONDANCE**  
**1923-1977**

*Édition établie par  
Denis Hollier et Louis Yvert  
Préface, chronologie  
et notes de Denis Hollier*

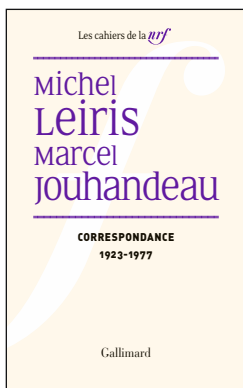
Qu'y a-t-il de commun entre Michel Leiris et Marcel Jouhandeau? Entre l'auteur de *La Règle du jeu* et celui de *Chaminadour*? Entre l'écrivain-ethnologue du musée de l'Homme et celui qui fit le voyage des intellectuels collaborateurs à Weimar?

Une nuit de mars 1924, le jeune apprenti poète et l'auteur admiré de *Monsieur Godeau intime* ont vécu ensemble « quelque chose qui s'est passé dans l'Absolu », comme l'écrira Michel Leiris. Dans les années vingt, les deux hommes ont conclu un pacte secret, rimbaldien, que cette correspondance inédite révèle.

Ce volume rassemble une centaine de lettres échangées pendant près de cinquante ans, malgré de graves ruptures avant et pendant la guerre. Des extraits des cahiers et journaux intimes de Leiris et de Jouhandeau, ainsi qu'une chronologie croisée, témoignent également de cette déterminante « amitié sous la cendre ».

*Professeur de littérature française à l'université de New York, Denis Hollier a entre autres publié les Œuvres complètes de Georges Bataille aux Éditions Gallimard (1970) et dirigé l'édition en Pléiade de La Règle du jeu (2003) et de L'Âge d'homme (2014) de Michel Leiris.*

*Inspecteur général des bibliothèques, Louis Yvert a notamment préparé aux Éditions Gallimard l'édition de Michel Leiris Glossaire j'y serre mes gloses suivi de Bagatelles végétales (2014), et participé à l'édition en Pléiade de La Règle du jeu.*



## **Correspondance 1923-1977**

Michel Leiris  
marcel Jouhandeau

Cette édition électronique du livre  
*Correspondance 1923-1977* de Michel Leiris et Marcel Jouhandeau  
a été réalisée le 30 décembre 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072847974 - Numéro d'édition : 350836).

Code Sodis : U25535 - ISBN : 9782072847998.

Numéro d'édition : 350838.